Le relief aux cerfs du château de Suscinio, témoignage d'une tentative emblématique avortée du duc Jean IV ?

The hart relief of the castle of Suscinio: proof of one of Duke John V's
failed emblems?

Thibaut Lehuédé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3477>

DOI : 10.4000/abpo.3477

ISBN : 978-2-7535-5677-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2017

Pagination : 7-30

ISBN : 978-2-7535-5675-1

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Thibaut Lehuédé, « Le relief aux cerfs du château de Suscinio, témoignage d'une tentative
emblématique avortée du duc Jean IV ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 124-1 |
2017, mis en ligne le 30 avril 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3477> ; DOI : 10.4000/abpo.3477

Le relief aux cerfs du château de Suscinio, témoignage d'une tentative emblématique avortée du duc Jean IV ?

Thibaut LEHUÉDÉ

Étudiant en histoire de l'art, université de Nantes

Depuis 2013, le Conseil départemental du Morbihan a lancé une campagne de fouilles au château de Suscinio¹. Localisée dans l'actuelle cour du château, cette opération de plusieurs années a pour but de mettre au jour le logis nord, érigé au XIII^e siècle, et de mieux comprendre les différentes phases de construction du site. Cette redécouverte du logis nord est aussi l'occasion de se pencher sur le patrimoine architectural des logis est et ouest, respectivement bâtis par les ducs Jean IV et Jean V. Le château actuel est en effet le résultat de plusieurs campagnes de construction et de restauration depuis le Moyen Âge². Le logis est, consistant en un châtelet d'entrée et attribué au duc Jean IV, a été édifié à la fin du XIV^e siècle. Il arbore un relief, sculpté entre les flèches du pont-levis et dont la signification, si elle n'a pas jusqu'à maintenant attiré l'attention des chercheurs, remet en question nos connaissances sur l'emblématique de ce duc³.

1. Je tiens à remercier et à saluer chaleureusement ici l'équipe de fouilles du chantier de Suscinio sous la direction de Karine Vincent, qui m'a accueilli au cours des campagnes 2013 et 2014.

2. Situé dans la presqu'île de Rhuys dans le Vannetais, le site est une demeure ducale du XIII^e au XV^e siècle. Vendu à la Révolution, il est classé Monument Historique en 1840, puis restauré en 1970 et en 1995 au niveau des toitures, PÉROUSE DE MONTCLOS, Jean-Marie (dir.), *Bretagne : dictionnaire guide du patrimoine*, Paris, Centre des Monuments Nationaux, éditions du Patrimoine, 2002, p. 472-474.

3. Citons cependant l'étude de Christian de Mérindol qui s'intéresse à cet élément emblématique en façade et aborde d'autres éléments décoratifs du complexe castral dans son ensemble, MÉRINDOL, Christian de, « Emblématique et politique : le château de Suscinio en Bretagne (XIII^e-XIV^e siècles) », *Société française d'héraldique et de sigillographie*, t. 80-82, 2010-2012, p. 113-135.

Le relief aux cerfs de Suscinio : un élément d'emblématique

Ce relief se compose de deux niveaux superposés (figure 1). Sur le premier, deux écus effacés sont inscrits dans des quadrilobes. En dessous, on y voit présentés en frise, un cavalier encadré par deux cerfs, assis chacun devant un arbre. Bien que par endroits assez altéré par le temps, le relief est parfaitement lisible et son état semble justement attester son authenticité, ainsi que son rapport avec le monument d'origine. Il paraît également évident que les cinq éléments, sculptés sur des cartouches séparés, fonctionnent ensemble comme élément décoratif de l'entrée. Leur présence à cet endroit précis se justifie pleinement, au vu de leur fonction emblématique qui participe à une véritable mise en scène de l'espace princier dans le décor monumental. Laurent Hablot note à ce propos que « l'emblématique utilisée comme élément de décor permet en effet de recréer autour du prince un espace à sa mesure. Ce décor proclame avant tout sa propriété mais il permet aussi de démultiplier sa présence, d'en préciser le sens ou de la signifier virtuellement⁴ ». Suscinio étant une résidence ducal, il semble normal d'y retrouver cet usage ; et ce d'autant plus qu'elle trouve une résonance avec d'autres exemples bretons.

Les tours de Cesson (Côtes-d'Armor) et de Solidor (Ille-et-Vilaine), érigées par Jean IV, affichaient en façade les armes du duc⁵. Ces deux forteresses, construites comme des sentinelles matérialisant la présence ducal dans ces territoires séditieux, illustrent bien l'importance symbolique de l'héraldique dans le domaine monumental. Ainsi, en 1382, lors de la reconstruction de la tour Solidor, les armes ducal sont ajoutées, accompagnées de la devise *Malo au riche duc*, pour marquer le retour de la cité malouine sous l'autorité de Jean IV⁶. Dans le cas du relief de Suscinio, les deux écus renvoient donc probablement à ceux du couple ducal, comme on peut le voir dans nombre de monuments. Ainsi, dans un contexte différent, au portail de la chapelle Saint-Yves à Paris, les statues de Jean V et de la duchesse Jeanne de France en donateurs sont accompagnées de leurs armes peintes. Le vitrail nous donne également plusieurs exemples où sont associés les écus du couple princier en prééminence⁷. Mais il est aussi possible de songer dans le cas de Suscinio à une représentation de l'écu d'hermine plain

4. HABLOT, Laurent, « Le décor emblématique chez les princes de la fin du Moyen Âge : un outil pour construire et qualifier l'espace », *Actes des congrès de la société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur*, 37^e congrès, Mulhouse, 2006, p. 148.

5. DÉCÉNEUX, Marc, « Les tours maîtresses de Jean IV », dans KERHERVÉ, Jean, SALAMAGNE, Alain (dir.), *Châteaux et modes de vie au temps des ducs de Bretagne*, 2012, p. 213-226.

6. JONES, Michael, « Malo et Bretagne, rois d'armes de Bretagne », *Revue du Nord*, n° 366-367, 2006, p. 604-605.

7. Sur la question de l'usage de l'écu dans les monuments ducaux en Bretagne, on pourra se référer au chapitre qui lui est consacré dans notre mémoire de master 2, soutenu à l'université de Nantes, *La commande artistique de Jean IV et Jean V de Montfort*, sous la dir. de Jean-Marie GUILLOUËT, 2014-2015, p. 53-56.

**Figure 1 – *Suscinio, logis est, bloc sculpté au-dessus de l'entrée*
(cl. T. Lehuédé)**

en double exemplaire. Christian de Mérimond envisage, pour sa part, l'usage de l'écu de Bretagne associé au lion des Montfort⁸.

Sur le relief, la présence du cavalier s'avère en revanche plus inédite, bien que l'on manque pour la Bretagne d'éléments de comparaison. On peut toutefois penser à une représentation du duc Jean IV, le propriétaire des lieux. Il est effectivement difficile d'avancer une autre attribution dans le présent contexte. Jean-Christophe Cassard avait émis l'hypothèse d'une possible amazone, sans apporter de preuve concluante⁹. De plus, malgré l'état de dégradation avancé du bloc, on distingue clairement un écu de face porté par le personnage de profil, ce qui semble confirmer notre hypothèse d'une image équestre du duc. Le redoublement de l'écu prouve encore son usage indispensable comme signe d'identification et joue sur la répétition avec les deux écus du registre supérieur. Christian de Mérimond fait un parallèle intéressant avec la statue équestre de Charles VI au châtelet de

8. MÉRINDOL, Christian de, « Emblématique et politique... », art. cit., p. 128.

9. CASSARD, Jean-Christophe, « des ducs de Bretagne », dans KERHERVÉ, Jean, SALAMAGNE, Alain (dir.), *op. cit.*, p. 121.

Marcoussis¹⁰, qui montre l'enjeu de la figuration du prince à l'entrée de ses résidences. Dans un autre répertoire, l'échelle de la sculpture peut évoquer deux tombeaux anglais, ceux d'Edmund Crouchback daté de 1295-1300 et d'Aymer de Valence vers 1325, situés à l'abbaye de Westminster¹¹ (figures 2 et 3). Les deux défunts sont effectivement représentés en cavaliers miniatures, de profil, dans les gâbles des structures surmontant les gisants.

Figure 2 – Bas-relief ornant le gâble du tombeau d'Edouard Crouchback (cl. R. P. Howgrave-Graham)

Restent les deux cerfs, identiques, opposés dans un jeu de miroir par l'axe du cavalier. Celui de droite est particulièrement bien conservé. L'animal est représenté *couchant regardant*, c'est-à-dire au repos et la tête vue de face. Les oreilles et les bois sont très développés, ce qui, selon Christian de Mérindol, souligne le caractère animal de la figure. On note la présence autour du cou d'un collier ou d'une couronne, peut-être accolé à une chaîne, mais sans qu'il soit possible de le confirmer, en raison de l'état de la pierre à cet endroit. Enfin, un arbre est figuré en arrière-plan et se distingue par un traitement en très bas-relief, afin de créer un effet de perspective. L'arbre semble faire écho aux bois du cerf et se retrouve même confondu avec sur le

relief de gauche, à cause de l'usure de la pierre. On peut faire un rapprochement avec un contre-sceau de Jean IV, figurant saint Michel avec un arbre au second plan¹². L'arbre matérialise le goût pour la nature, particulièrement en vogue au XIV^e siècle.

Comme on a pu le démontrer plus haut, l'appartenance des deux cerfs au registre emblématique ne pose en apparence guère de problème. Il est en revanche plus difficile de proposer une interprétation à leur sujet. Avant cette image, à notre connaissance, le cerf n'a en effet jamais été associé à

10. MÉRINDOL, Christian DE, « Emblématique et politique... », art. cit., p. 128.

11. STONE, Lawrence, *Sculpture in Britain, the Middle Ages*, Harmondsworth, Penguin, 1972, p. 120.

12. MORICE, dom Pierre Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire civile et ecclésiastique de Bretagne*, t. II, Paris, Osmont, 1742-1746, pl. IX, n° CLXV.

Figure 3 – Bas-relief ornant le gâble du tombeau d'Aymer de Valence, abbaye de Westminster (cl. R. P. Howgrave-Graham)

l'emblématique des ducs de Bretagne. Plus précisément, en ce qui concerne Jean IV et les ducs Montfort dont les devises et l'iconographie sont relativement bien connues, on ne connaît aucune œuvre ayant pour emblème un cerf ou pouvant s'y rattacher. Cette figure apparaît donc bien, provisoirement au moins, comme un *hapax* dans le corpus emblématique des ducs, et à ce titre, mérite une étude approfondie.

Il faut dire que la présence du cerf en façade du château apparaissait comme une évidence. Suscinio est en effet, et ce dès l'origine, une résidence qui accorde une certaine place à la chasse de plaisance¹³. Il subsiste encore aujourd'hui les vestiges du mur d'enceinte, construit par Jean I le Roux au

13. La presqu'île de Rhuys semble avoir été un terrain giboyeux largement fréquenté par les ducs, comme en témoigne la présence de relais de chasse proches de Suscinio : Bernon, Benestier et Bois-lès-Suscinio qui désigne peut-être en réalité le château de Suscinio (CASSET, Marie, « Manoirs de plaisance des ducs de Bretagne », dans KERHERVÉ, Jean et SALAMAGNE, Alain [dir.], *Châteaux et modes de vie...*, *op. cit.*, p. 164).

XIII^e siècle, délimitant le parc réservé pour la chasse. On sait par ailleurs que Jean IV est un fervent adepte de cette pratique, comme le confirme son troisième sceau équestre, où apparaissent dans un décor champêtre des chiens évoquant une scène de chasse¹⁴. Sans avoir une approche réductrice, on peut donc penser que la sculpture à l'entrée vient souligner une des fonctions de la résidence. Plus spécialement, ce thème cynégétique marque véritablement le statut du propriétaire.

En effet, le cerf en tant que gibier noble et même royal s'avère être réservé à une élite et sa chasse est un privilège aristocratique¹⁵. Il tient en outre une place particulière au sein des bestiaires. On lui prête ainsi plusieurs propriétés surnaturelles qui ajoutent à sa portée symbolique d'animal luttant contre le Mal. Il devient l'ennemi du serpent, représentant le démon, qu'il vient attaquer dans son trou en lui soufflant de l'eau¹⁶. Michel Pastoureau note que cette promotion du cerf s'effectue au XIII^e siècle par l'intermédiaire de l'Église, au détriment d'autres gibiers tels l'ours et le sanglier, plus ancrés dans les traditions païennes¹⁷. On peut ainsi faire un lien avec les récits de saint Eustache, réapparaissant en France à la même époque, où le cerf est assimilé au Christ¹⁸. Dans les récits, cette chasse prend véritablement un caractère mystique, où la traque s'apparente à une quête du Christ sacrifié. On observe ainsi la récurrence du motif du cerf poursuivi, se retournant vers le chasseur et s'adressant à lui alors qu'une croix apparaît entre ses bois. Le cerf est également associé à la résurrection par le phénomène cyclique de la chute et de la repousse de ses bois. Doté de cette portée « royale et christologique » décrite par Laurent Hablot¹⁹, le cerf a donc tous les atouts pour devenir une devise utilisable par Jean IV.

14. JONES, Michael, « The seals of John IV duke of Brittany 1364-1399 », *The Antiquaries journal*, vol. LV, 1975, part 2. L'auteur évoque aussi plusieurs indices illustrant la passion du duc : créations de garennes, parties de chasse, dons de chiens...

15. Il existe ainsi une hiérarchie des gibiers, le plus prisé étant le gros gibier (cerf et sanglier), CASSARD, Jean-Christophe, « Suscinio et les chasses... », art. cit., p. 122, 127. Voir aussi SMETS, An, VAN DEN ABEELE, Baudouin, « Manuscrits et traités de chasse français du Moyen Âge, Recensements et perspectives de recherches », *Romania*, t. 116, n° 463-464, 1998, p. 316-367. [

16. HABLOT, Laurent, *Le cerf-volant entre fidélité et rébellion*, [<http://expo-animaletimaginaires.edel.univ-poitiers.fr/panneau.php?id=25>], consulté le 10 avril 2016.

17. PASTOUREAU, Michel, *L'ours, histoire d'un roi déchu*, Paris, Seuil, 2007, p. 251-255. Le cerf n'est pas en reste non plus et bénéficie d'une place importante dans les mythes païens, notamment dans la tradition celtique avec la figure du dieu Cernunnos.

18. La légende de saint Eustache se développe en France par le biais de plusieurs œuvres littéraires : un poème en octosyllabes et une vie en prose. On le retrouve aussi dans le *Miroir historial* de Vincent de Beauvais. Saint Eustache est souvent comparé à saint Hubert, dont la légende implique aussi un cerf. Voir aussi CUMMINS, John, *The art of medieval hunting : the hound and the hawk*, Castle Books, 2003, p. 70-73.

19. HABLOT, Laurent, *Le cerf-volant...*, op. cit.

Entre France et Angleterre : le cerf comme devise royale

Cependant, à la fin du ^{xiv}^e siècle, le duc breton n'est pas seul à user de ce signe, et l'usage du cerf en emblématique renvoie nécessairement aux deux devises de Charles VI et de Richard II. Charles VI adopte le *cerf-volant* en 1382, parfois accompagné du mot *En bien*²⁰. Il s'agit d'un cerf blanc ailé, colleté d'une couronne (figure 4). Cet élément renvoie aux légendes des chasses de Jules César et de Charlemagne et place le jeune souverain dans cette prestigieuse lignée²¹. Les sources invoquent deux raisons quant à l'emploi du cerf par Charles VI. Juvénal des Ursins évoque une vision lors d'une partie de chasse à Senlis, tandis que Froissart mentionne de son côté un rêve fait par le roi²². L'adoption de la devise revêt donc un caractère mystique, qui s'intègre parfaitement dans le discours emblématique développé par le souverain français. Une étude des devises de Charles VI montre en effet le lien récurrent avec la symbolique de la résurrection²³. Cette dimension eschatologique est notamment évoquée par le poète Eustache Deschamps, qui identifie clairement le roi au cerf-volant en faisant un rapport avec la date clef de 1400²⁴. De manière générale, cette devise doit aussi être replacée dans l'héritage des rois de France. En effet, dès le haut Moyen Âge, les rois mérovingiens usent d'un cervidé comme symbole de messager céleste. Charles VI quant à lui, l'utilise apparemment jusqu'en 1395. À partir de cette date, il semble que le cerf-volant ait été supplanté par d'autres devises, tels le tigre et le genêt²⁵. Le *cerf-volant* sera repris par la suite par son fils Charles VII puis dans la seconde moitié du ^{xv}^e siècle par la maison de Bourbon²⁶.

Le cerf de Charles VI vient aussi concurrencer un autre cerf, le *white hart* de Richard II. Figuré cette fois au repos, le cervidé est également colleté d'une couronne ici chaînée. Il est généralement présenté sur un lit herbeux et associé à un arbuste. Ce dernier fait sûrement référence au romarin, comme l'illustre le revers du diptyque Wilton (figure 5), où le cerf est figuré assis sur l'herbe, en présence de nombreuses plantes,

20. *Ibidem*.

21. HABLOT, Laurent, *Animal et imaginaire : du sphinx à la chimère*, 2012, p. 46.

22. LEGROS, Hervé, « Cerfs volants supports de Charles VI », *Revue des études historiques*, 1930, p. 2.

23. HABLOT, Laurent, « L'ordre de la cosse de genêt de Charles VI : mise en scène d'une devise royale », *Revue française d'héraldique et de sigillographie*, t. 69-70, 1999-2000, p. 135.

24. Date eschatologique mentionnée par Pierre d'Ailly, Vincent Ferrier et donc Eustache Deschamps, l'année 1400 est celle des trente-deux ans de Charles VI (âge rappelant celui du Christ à sa mort), celle où il est censé parvenir à la domination universelle (HABLOT, Laurent, « L'emblématique princière dans l'œuvre d'Eustache Deschamps », dans LACASSAGNE, Miren, LASSABATIERE, Thierry [dir.], *Les dictez vertueux d'Eustache Deschamps : forme poétique et discours engagé à la fin du Moyen Âge*, Presses Universitaires de Paris Sorbonne, 2005, p. 87-107).

25. HABLOT, Laurent, « L'ordre de la cosse de genêt... », art. cit., p. 134.

26. HABLOT, Laurent, *Cerf volant. Devise – CESC – Pierre II de Bourbon – Maison de Bourbon – Les familles*, 2013, [<http://base-devise.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1220>], consulté le 26 juillet 2016.

**Figure 4 – Cerf volant de Charles VI,
Le Songe du Vieil pèlerin, Philippe
de Mézières, 1389, Paris, BNF,
Arsenal, Ms 22542, f° 34**

chacune dotée d'une signification symbolique²⁷. Ainsi, le romarin renvoie à l'emblématique d'Anne de Bohême, l'épouse du roi. Son usage par Richard doit être interprété comme un signe d'amour courtois mais aussi, après le décès de la reine en 1394, comme une marque de souvenir.

Le cerf, quant à lui, illustre la polysémie propre à l'emploi des devises par les princes. Il y a bien sûr toutes les raisons évoquées plus haut, la portée « royale et christologique » qui correspond bien à la vision sacrée de la personne du roi par Richard II. On y trouve aussi le jeu de mot sur le prénom du roi avec le *rich hart*, auquel s'ajoute le cœur *heart*, témoignant de l'attachement réciproque du souverain et de ses sujets²⁸. Il est plus difficile en revanche, de déterminer à quelle date Richard adopte cette devise pour la première fois. Ainsi, Nigel Saul affirme qu'elle n'est pas

employée avant 1390²⁹, c'est-à-dire quelque temps après celle de Charles VI. Les témoignages iconographiques tendent à confirmer cette estimation, puisque la plupart des œuvres arborant la devise du cerf couché datent de ces années-là. C'est le cas de Westminster Hall, dont la réfection est engagée par l'architecte royal Henri Yevele en 1393; ou du diptyque Wilton qui, malgré l'aspect juvénile du roi sur le portrait, a dû être réalisé vers 1395³⁰. On retrouve le cerf ornant les piles de la cathédrale de Gloucester (figure 6), que Richard visite en 1390 pour un pèlerinage sur le tombeau d'Edouard II,

27. HARVEY, John, « The Wilton Diptych – a re-examination », *Archaeologia*, t. 98, 1961, p. 10.

28. HABLOT, Laurent, « Les animaux emblématiques... », art. cit., p. 56.

29. SAUL, Nigel, *Age of chivalry, art and society in late medieval England*, Collins and Brown, 1992, p. 36 : « But the employment of the *white hart*, a device which Richard did not adopt until 1390. »

30. Pour un état des lieux de la question épineuse de la datation du diptyque Wilton, voir GORDON, Dillian, *The Wylton diptych, making and meaning*, Londres, National Gallery, 1993 et ALEXANDER, Jonathan et BINSKI, Paul, *Age of chivalry: art in Plantagenet England, 1200-1400*, catalogue d'exposition, Londres, Royal Academy, Weidenfeld and Nicholson, 1987, p. 134-136.

Figure 5 – Diptyque Wilton (revers), Londres, ©National Gallery

son aïeul³¹. De nombreuses œuvres d'orfèvrerie peuvent également être rattachées à la fin de règne, car elles associent le cerf au genêt, devise intégrée à l'émblématique de Richard par son mariage avec Isabelle de France en 1396³². Les années 1390 voient donc un véritable élan créatif autour de la devise au cerf, ce qui prouve la place prédominante qu'elle occupe chez le roi anglais. Il ne faut cependant pas oublier qu'à son arrivée sur le trône en 1377, Richard II n'est âgé que de dix ans. Ce n'est véritablement qu'en 1389 qu'il prend seul en charge le pouvoir. L'omniprésence du cerf dans les années qui suivent reflète en quelque sorte son émancipation et la restauration de son pouvoir face à son entourage.

Pour comprendre totalement l'emploi du cerf par Richard, il faut aussi prendre en compte le double héritage auquel il renvoie. D'une part, il faut considérer la transmission maternelle, puisque sa mère, Jeanne de Kent, semble avoir eu pour devise une biche³³ (*white hind*) (figure 7). On notera par ailleurs que l'origine par la mère des devises de plusieurs

31. Le site de la cathédrale de Gloucester mentionne un pèlerinage effectué en 1378, ce qui pourrait reculer la date des peintures. Toutefois, aucun lien n'est avancé entre ce décor et la venue de Richard. [<http://www.gloucestercathedral.org.uk/visit/what-to-see-and-do/highlights/edward-ii-tomb.php>].

32. Voir HABLOT, Laurent, « L'ordre de la cosse de genêt... », art. cit., p. 135 et STRATFORD, Jenny, *Richard II and the English royal treasure*, Boydell and Brewer, 2013, p. 22 et 62.

33. *Ibidem*, p. 51 et NICOLAS, Nicholas Harris, « On the origin and history of the badges and mottoes of Edward prince of Wales », *Archaeologia*, t. XXXI, 1846, p. 364.

Figure 6 – Pilier de la cathédrale de Gloucester (détail), (cl. L. Julia ©, *Fleeting glimpse*, [https://juliatales.wordpress.com/])

Figure 7 – Devise de Jeanne de Kent, white hind, dessin d'après sir John Fenn.

princes anglais, tels Édouard de Woodstock ou Henri V³⁴, est assez fréquente. Pour Richard II, la chose est aisément compréhensible : Jeanne de Kent tient jusqu'à sa mort en 1385, une place centrale dans la gestion des affaires du royaume³⁵ et apparaît comme un soutien de poids pour son fils dans les premières années de son règne.

Mais il faut aussi mettre en avant une autre possibilité, liée cette fois au prédécesseur de Richard sur le trône, Édouard III. Il semble en effet que ce dernier ait également utilisé comme

emblème un grand cerf couché orné d'un collier de cuir. On en aurait un témoignage par le signet de Jean II le Bon, daté de 1357-1359, où l'aigle

34. Édouard tient vraisemblablement son mot ICH DIEN de sa mère Philippa de Hainaut. Quant à Henri V, il reprend sa devise du cygne de sa mère Marie de Bohun.

35. Jeanne de Kent semble avoir eu un rôle politique croissant à la cour dès 1371 et après son retour en Angleterre avec son époux le Prince Noir, et encore plus à la mort de celui-ci en 1376 [<http://www.history.ac.uk/richardIII/joan.html>].

personnifiant le roi français en captivité tente de s'échapper des chaînes d'un cerf, allusion au roi anglais³⁶. Les inventaires du trésor royal font aussi mention de plusieurs objets ornés de cerfs blancs, qu'il faudrait peut-être rattacher à Édouard III³⁷. Cependant, contrairement à son successeur, Édouard III ne semble pas donner au cerf une place prédominante au sein de son emblématique, qui viendrait occulter ses autres devises, en particulier la Jarretièrre³⁸. L'emploi du cerf par Richard s'inscrit donc dans un double héritage, qui explique pourquoi, pendant près d'un demi-siècle de 1350 à 1400, le cerf couché est intimement associé à la royauté anglaise. Cet usage par les Plantagenêt, bien qu'assez inédit outre-Manche³⁹, s'explique peut-être par le contexte de rivalité exacerbée avec les rois de France. Ainsi, afin de légitimer leur revendication au trône de France, les rois anglais ont pu puiser dans le répertoire emblématique traditionnellement associé à leurs adversaires.

La devise de Charles VI s'avère donc bien construite en repoussoir du cerf anglais, ainsi que l'atteste la figure du cerf ailé et sans entrave⁴⁰. Celle-ci s'oppose au cerf couché sur un lit herbeux et enchaîné. Plus tard, dans les années 1390, la famille Lancastre arbore en collier de livrée un cerf couché, enfermé dans un enclos⁴¹ (figure 8), pour marquer son opposition au roi. Henri Bolingbroke, fils de Jean de Gand le fondateur de la maison Lancastre, entretient en effet des relations conflictuelles avec son cousin Richard II. Banni du royaume, le futur Henri IV revient en Angleterre en 1399 et renverse son rival, en installant au pouvoir la dynastie Lancastre. L'image du cerf enfermé apparaît ainsi comme une préfiguration du sort du roi, tout en affichant les prétentions d'Henri et de ses partisans.

À la fin du ^{xiv}^e siècle, le cerf blanc, principalement par l'action de Richard II, revêt donc un enjeu certain dans l'emblématique princière. C'est précisément dans ce contexte que se situe le cerf de Jean IV à Suscinio. Un examen attentif montre que des deux devises royales, c'est de celle de Richard II que le cerf breton est le plus proche. L'absence d'ailer et la posture couchée ne laissent guère de doute à ce sujet. On peut ainsi aisément

36. Paris, Arch. nat., coll. des Sceaux, D 62, cité par DALAS, Martine, *Corpus des sceaux français du Moyen Âge, t. II, les sceaux des rois et de régence*, Paris, 1991, notice 127. Pour une mise en perspective de l'usage de ce sceau, voir HABLLOT, Laurent, *Animal et imaginaire...*, *op. cit.*, p. 44-45.

37. C'est le cas pour une salière arborant le cerf de Richard et peut-être héritée en réalité d'Édouard III et surtout de plusieurs broches décorées de cerfs blancs enrichis de rubis apparaissant dès 1377, puis encore en 1379. STRATFORD, Jenny, *Richard II...*, *op. cit.*, p. 46, 47 et 206.

38. Édouard III semble avoir eu de très nombreuses devises. La plus importante reste la Jarretièrre en relation avec l'ordre de chevalerie créé en 1348. À noter que, sur un bassin, la devise de la jarretièrre est associée à la devise au cerf. *Ibidem*, p. 32.

39. On notera malgré tout la présence d'un cerf sur le sceptre trouvé dans la sépulture royale de Sutton Hoo (Suffolk), début ^{vii}^e siècle.

40. HABLLOT, Laurent, *Animal et imaginaire...*, *op. cit.*, p. 53.

41. *Ibidem*, p. 46. Se référer à la note où l'auteur énumère plusieurs œuvres sur lesquelles apparaît cette figure du cerf dans l'enclos.

Figure 8 – Heures de Neville (détail), Paris, BNF, Ms. Lat. 1158, f° 27 v°.

le rapprocher des cartouches sculptés de Westminster Hall (figure 9). Le motif du *white hart* y est répété quatre-vingt-trois fois et témoigne d'une production en série de ces éléments décoratifs. Dès lors, on peut parfaitement envisager un transfert d'œuvres ou d'artistes liés à ce chantier et importés en Bretagne⁴². Ainsi, à l'instar de Charles VI ou d'Henri de Lancastre, il semble que l'emploi par Jean IV de cette devise soit aussi à mettre en relation avec son usage par Richard II.

Un partage emblématique avec Richard II

Il convient dès lors, de s'interroger sur les conditions d'utilisation de cette devise par Jean IV et donc sur un éventuel partage emblématique avec Richard II. Laurent Hablot indique justement que « les modalités de ces partages sont nombreuses et extrêmement variables au gré des usages, des circonstances et des besoins du donateur⁴³ ». Dans le cas présent, plusieurs raisons peuvent être invoquées pour expliquer une telle pratique.

Il y a tout d'abord le lien matrimonial unissant les deux princes. Le duc épouse en 1366 Jeanne Holland, fille de Jeanne de Kent et donc demi-sœur de Richard⁴⁴. On ne connaît presque rien de la seconde épouse de Jean IV,

42. Les échanges artistiques entre les deux pays sont nombreux sous les deux premiers Montfort. On peut citer le tombeau de Jean IV, réalisé en 1403 par trois artistes anglais venus en Bretagne (SANTROT, Marie-Hélène, *Entre France et Angleterre, le duché de Bretagne, Essai d'iconographie des ducs de Bretagne*, Nantes, Arch. dép. de Loire-Atlantique, 1988, p. 122-123) ou encore l'importation d'une statue de saint Michel en albâtre par Jean IV en 1393, JONES, Michael, *The creation of Brittany : a late medieval estate*, Londres, Bloomsbury Publishing, 1988, p. 161).

43. HABLOT, Laurent, « Qu'est-ce qu'une devise? », [<http://base-devise.edel.univpoitiers.fr/index.php?id=1431>, consulté le 10 avril 2016].

44. Jeanne de Kent se marie une première fois en 1340 avec sir Thomas Holland, qui meurt en 1360. Jeanne et Thomas Holland sont issus de cette première union. Elle épouse en secondes noces Édouard de Woodstock dit le Prince Noir en 1361 et a deux fils, dont Richard, né en 1367. [<http://www.history.ac.uk/richardIII/joan.html>].

Figure 9 – Reproduction des cartouches ornés du cerf de Richard II à Westminster Hall par J. W. Mollett (1883), ©Look and learn.

pas même en termes de sceaux ou d'iconographie. Ce n'est pas le cas de son frère Thomas Holland, qui arbore comme emblème une biche. Un sceau daté de 1384 (figure 10) figure effectivement une biche *couchant regardant* devant un buisson, colletée d'une couronne et d'une chaîne où pend un écu aux armes de Kent. Par cette imagerie, le comte de Kent revendique lui aussi l'héritage emblématique de sa mère, tout en exposant sa parenté avec le roi. Il est d'ailleurs un conseiller proche de son demi-frère et par ce biais, renforce sa propre position à la cour⁴⁵. Le cervidé de Jeanne de

Figure 10 – Sceau de Thomas Holland, 1384, ©Essex Record Office

Kent n'est donc pas l'exclusivité de Richard II et sa reprise par Thomas Holland peut suggérer un usage de même nature chez sa sœur. Jean IV, en adoptant la devise de son épouse, pourrait ainsi rappeler son union avec la famille royale anglaise. L'exemple de Richard II avec le romarin montre la possibilité de ce mode de transmission entre époux. Les relations entre Jean IV et les Holland semblent d'ailleurs avoir été assez amicales. Une fois régente en 1377, la *fair maid of Kent* accorde en effet une rente à

45. [<http://www.essexrecordofficeblog.co.uk/tag/seal/>].

son gendre breton alors en difficulté⁴⁶. Malgré le retour du duc dans les bonnes grâces françaises⁴⁷, elle finit par accepter que sa fille rejoigne son époux en Bretagne en 1383. Margaret Galway suggère qu'à cette occasion, la duchesse ait pu devenir la « dame en chef de l'Hermine⁴⁸ », l'ordre de chevalerie créé en 1381 par Jean IV, et dans lequel les femmes étaient admises. Si on accepte cette origine, la date de 1384 correspondant à la mort de Jeanne Holland, pourrait alors constituer un *terminus ante quem* pour la sculpture de Suscinio.

Outre le lien matrimonial, on peut envisager ce partage comme un signe d'alliance entre les deux princes. Richard II distribue effectivement à grande échelle sa devise au cerf. C'est notamment le cas à travers des badges (figure 11), qui ont pour vocation d'afficher le soutien à la personne du roi à la cour. Plusieurs exemplaires en étain retrouvés dans la Tamise prouvent

Figure 11 – Badge au cerf, alliage plomb-étain, fin du XIV^e siècle, ©Metropolitan Museum of Art, New York

l'usage de ces objets, typiques des pratiques artisanales de la fin du Moyen Âge. Il est d'ailleurs significatif que l'on retrouve ces badges sur la poitrine des anges du diptyque Wilton, le roi arborant quant à lui un bijou encore plus riche en émail blanc. D'autres supports, en particulier les tissus et l'orfèvrerie, sont mis à contribution dans la diffusion de la devise royale. Ces échanges de cadeaux prennent une grande place dans les usages diplomatiques entre princes. Richard II s'intègre parfaitement dans les normes de l'époque et par ce biais, offre des présents marqués de son signe à d'autres

46. Jean IV est à ce moment en exil en Angleterre dans son comté de Richemond et ses ressources sont limitées (GALWAY, Margaret, « Chaucer et l'ordre de l'Hermine », *Annales de Bretagne*, t. 56, n° 2, p. 229).

47. Jean IV est en exil en Angleterre de 1373 à 1379. Il retourne en Bretagne après la tentative d'annexion du duché par Charles V. Ce dernier meurt en 1380. L'année suivante, Jean IV rend hommage à son successeur Charles VI. Cet événement annonce en quelque sorte l'accalmie entre les deux cours dans les années 1380-1390. Voir JONES, Michael, *La Bretagne ducale, Jean IV de Montfort (1364-1399) entre la France et l'Angleterre*, Rennes, PUR, 1998, p. 103 et suiv.

48. *Ibidem*.

princes du continent comme l'archevêque de Cologne ou la duchesse Marguerite de Bourgogne⁴⁹.

Plus intéressant encore, on note l'apparition de la devise au cerf dans la sculpture monumentale. On a cité Westminster Hall, mais on la retrouve aussi vers 1390 à la cathédrale d'York, sur la corbeille d'un pilier à la croisée du transept⁵⁰ (figure 12). Elle est aussi figurée dans les mêmes années, en façade du château de Hylton (Tyne and Wear), au-dessus de l'entrée (figure 13). Ces exemples montrent l'usage de la devise royale dans des monuments non commandés par Richard II. L'utilisation du *white hart* a valeur d'hommage et affiche la relation privilégiée du commanditaire avec le roi. À l'instar des badges distribués pour fidéliser une clientèle, ces manifestations monumentales de soutien à la cause royale ne peuvent être que saluées, sinon encouragées, par le souverain. Le château de Hylton associe sans ambiguïté possible son allégeance au roi et son alliance avec d'autres

**Figure 12 – Corbeille, pilier du transept de la cathédrale d'York
(cl. Angelo Hornak ©)**

49. STRATFORD, Jenny, *Richard II...*, op. cit., p. 68.

50. On peut vraisemblablement relier la présence du *white hart* aux travaux du nouveau chœur construit à la fin du XIV^e siècle. Les travaux débutent en 1361 pour se terminer en 1405 (BÖKER, Hans, « York's minster nave: the Cologne connection », *Journal of the society of the architectural historians*, vol. 50, t. 2, 1991, p. 178-179).

**Figure 13 – Château de Hylton, façade
(détail) (cl. Stuart Frost ©)**

puissantes familles locales dans un véritable armorial développé en façade⁵¹. Ce programme tend surtout à mettre en scène le propriétaire, sir William Hylton, qui affiche son statut et sa puissance. Pour la France, l'exemple de l'hôtel de Jacques Cœur, à Bourges, relève de la même logique. Une cheminée présente sur un champ végétal un cerf et une biche ailés, renvoyant au couple royal, personnifié par la devise du *cerf-volant*⁵².

Mais cet usage spécifique, signifiant l'hommage dû au roi, est malgré tout difficilement transposable chez Jean IV. La position du duc vis-à-vis du souverain anglais n'est pas celle d'un vassal habituel. Seule la possession de l'honneur de Richmond implique des princes bretons un hommage⁵³. On conçoit difficilement un emploi de

cette nature, d'autant plus que la question de Richmond est souvent un sujet de tension entre les deux cours. Le comté utilisé comme moyen de pression pour s'assurer de l'alliance bretonne, est en effet régulièrement confisqué en représailles des revirements politiques des ducs. Il sera définitivement perdu en 1399 à la mort de Jean IV⁵⁴. Le cerf breton ne signifie

51. MORLEY, Beric, « Hylton castle », *Archaeological journal*, n° 133, 1976, p. 118-134. Sir William Hylton a servi Richard « as a commander or a banneret », ce que souligne la présence de la bannière en façade (GOODALL, John, *The English castle, 1066-1650*, Londres, New Haven, Yale Press University, 2011, p. 331-332).

52. Il s'agit cette fois d'une représentation de Charles VII et de la reine Marie d'Anjou (HABLOT, Laurent, *Animal et imaginaire...*, *op. cit.*, p. 48).

53. L'honneur entre dans les possessions des ducs en 1148. Voir JEULIN, Paul, « Un grand honneur anglais. Aperçus sur le comté de Richmond en Angleterre, possession des ducs de Bretagne (1069/71-1398) », *Annales de Bretagne*, t. 42, n° 3-4, p. 265-302. Par ailleurs, les ducs rendent l'hommage simple au roi de France pour le duché de Bretagne et l'hommage lige pour le comté de Montfort-l'Amaury, ce qui explique la position particulière des ducs entre les deux royaumes.

54. DEVINE, Melanie, « The lordship of Richmond in the later Middle Ages », dans PRESTWICH, Michael (dir.), *Liberties and Identities in the Medieval British Isles*, Boydell and Brewer, 2008, p. 101.

donc pas un hommage à Richard II. En revanche, il peut très bien illustrer une période de bonne entente, voire de rapprochement, entre les deux princes. On peut aussi envisager que le cerf couché renvoie non pas à Richard mais à son prédécesseur Édouard III. Jean IV est en effet très intimement lié à ce dernier, qui a été son mentor et chez qui il a été élevé. Mais la datation imprécise du logis est vers 1380-1392, ne permet pas de trancher la question.

Enfin, il est possible que le choix du cerf par Jean IV ne fasse pas uniquement référence à Richard II, mais bien aux deux souverains Plantagenêt et Capétien. La chose est contredite en principe par la sculpture, qui nous présente bien deux cerfs identiques, dont aucun n'est ailé. Toutefois, le cerf breton ne peut être dissocié de ses deux prédécesseurs et place ainsi le duc sur le même plan symbolique et emblématique. Dans cette optique, Jean IV figuré au milieu, entre les deux cerfs, se placerait comme un médiateur du conflit qui les oppose. La signification de cette iconographie a même pu évoluer avec le temps, puisque Laurent Hablot indique que vers 1395, la devise partagée un temps par les deux rois devient « l'image même de l'union entre les princes⁵⁵ ». Le décor de Suscinio en constitue peut-être une préfiguration, qui s'intégrerait parfaitement dans la politique de neutralité opportuniste adoptée par les ducs de la maison de Montfort⁵⁶.

Une devise ducale ?

Mise en perspective avec l'emblématique de Jean IV

Il reste donc difficile de trouver une explication unique et satisfaisante à la présence des cerfs de Suscinio. La chose est particulièrement ardue du fait de l'unicité de ce témoignage, ce qui interroge sur sa place réelle au sein de l'emblématique du duc Jean IV. Celle-ci a été l'objet de nombreuses études. Citons tout particulièrement les travaux de Christian de Mérindol et de Laurent Hablot⁵⁷ sur le sujet. C'est en effet à partir de la seconde moitié du XIV^e siècle que se développe en Europe le système des devises princières qui commence donc en Bretagne avec la guerre de Succession.

La devise principale de Jean IV est l'hermine, adoptée en 1381 lors de la création de l'ordre éponyme. Issue des armes ducales, l'hermine au naturel, souvent accompagnée du mot *A ma vie*, renvoie à l'attachement du duc pour la Bretagne, qu'il vient de retrouver après avoir passé six années

55. HABLOT, Laurent, *Animal et imaginaire...*, op. cit., p. 46.

56. Contrairement à la vision française du XIX^e siècle, faisant de Jean IV un prince vendu à la cause anglaise, Michael Jones a démontré la position ambivalente de Jean IV entre les deux partis, stratégie qui sera globalement poursuivie par ses successeurs. Voir JONES, Michael, *La Bretagne ducale...*, op. cit.

57. MÉRINDOL, Christian de, « Essai sur l'emblématique et la thématique de la maison de Bretagne. Mise au point, nouvelles lectures, nouvelles perspectives », dans KERHERVÉ, Jean, TANGUY, Daniel (dir.), *La Bretagne terre d'Europe*, 1992, p. 265-294. Voir aussi la base Devise réalisée par Laurent Hablot : [<http://base-devise.edel.univ-poitiers.fr/>].

en exil. Inscrite sur les colliers de l'ordre, comme le décrit Guillaume de Saint-André⁵⁸, elle peut aussi signifier l'attachement des membres envers le duc, qui cherche à s'attacher les fidélités de sa noblesse après cet épisode difficile. L'hermine est souvent utilisée indépendamment du contexte de l'ordre et se retrouve sur de très nombreux supports, notamment sur plusieurs monnaies et sceaux de Jean IV⁵⁹.

Le lion, également issu de l'héraldique⁶⁰, tient une place importante dans l'emblématique montfortiste. Cantonné principalement à l'usage de cimier ou de support des armoiries, il se place en opposition de l'aigle, faisant office de cimier dans la maison rivale des Blois-Penthhièvre⁶¹, arborant aussi l'écu d'hermine plain.

L'existence d'une devise au cygne peut également être envisagée. Elle ferait référence au retour d'exil de Jean IV en 1379, comme l'évoque un chant populaire breton *Ann alarc'h*⁶². On peut y voir une évocation du chevalier au cygne, légende très en vogue à la fin du Moyen Âge, où le héros vient porter secours à sa dame, qu'il faudrait identifier ici à la Bretagne. Cette affirmation serait confirmée par une représentation du duc Jean V dans l'armorial équestre de la toison d'or, où apparaît un cimier au cygne⁶³.

L'emblématique de Jean IV s'avère donc en apparence relativement simple et hiérarchisée. L'hermine y occupe la place d'honneur et restera la devise principale des ducs Montfort durant tout le xv^e siècle. Quelle place en ce cas donner au cerf ? Dans un premier temps, on peut souligner son appartenance au règne animal, chose qu'il partage avec l'ensemble des devises de Jean IV. Christian de Mérindol insiste sur son animalité qu'il oppose avec le monde végétal auquel il relie les Capétiens, par la figure marquante du lys⁶⁴. Autre point commun que partage sûrement le cerf avec l'hermine et le cygne : la couleur blanche. En effet, bien qu'aucune trace de

58. Vers 3769-3782 (SAINT-ANDRÉ, Guillaume de, *Le bon Jehan et le jeu d'échecs, chronique de l'État breton*, Rennes, PUR, 2005, p. 456-458).

59. On peut notamment citer le double à l'hermine (BIGOT, Alexis, *Essai sur les monnaies du royaume et duché de Bretagne*, Paris, Rollin, 1857, n° 643 et 933), et un signet de 1387 de Jean IV (Arch. dép. de Loire-Atlantique, E152/10) où l'hermine au naturel apparaît seule dans le champ.

60. Le lion renvoie à la fois au lion des Montfort à la double queue fourchue et au lion de Flandre, par Jeanne de Flandre, la mère de Jean IV.

61. L'aigle apparaît en cimier sur les sceaux de Charles de Blois et de son fils Olivier. Étrangement, l'armorial Bellenville (ms fr 5230, Paris, Bibliothèque nationale de France), daté de la fin du xiv^e siècle, présente pour l'écu de Bretagne un heaume à cimier de coq.

62. Voir HABLLOT, Laurent, « Cygne ? Devise – CESC – Les familles – Maison de Bretagne – Jean IV de Bretagne », [en ligne], publié le 21 décembre 2013, [<http://base-devise.edel.univpoitiers.fr/index.php?id=2068>], consulté le 5 avril 2016. Sur le chant *Ann alarc'h* tiré du recueil *Barzaz Breiz*, voir HERSART DE LA VILLEMARQUÉ, Théodore, *Chants populaires de la Bretagne*, Paris, 1929 (rééd.), p. 228-233.

63. *Grand armorial équestre de la Toison d'or*, vers 1436-1461, Paris, Bibliothèque nationale de France, Bibliothèque de l'Arsenal, ms 4790, f° 69.

64. MÉRINDOL, Christian de, « Emblématique et politique... », art. cit., p. 129. On peut aussi penser à la devise du genêt de Charles VI.

polychromie n'ait été conservée sur le relief de Suscinio, on peut fortement envisager que le cerf breton partage la même couleur que les devises de Charles VI et Richard II. La récurrence du blanc dans les devises de Jean IV pourrait renvoyer à la pureté.

Cependant, là où l'hermine et le cygne jouent sur la relation entre le duc et la Bretagne, il ne semble pas en aller de même avec le cerf, ayant vraisemblablement une origine anglaise. On peut par contre relier celle-ci à d'autres apports d'outre-Manche, qui indiquent l'influence importante des pratiques anglaises à la cour bretonne. Ainsi, l'ordre de l'hermine s'avère être une copie de l'ordre de la Jarretière, fondé par Édouard III en 1348. Jean IV, après avoir été le premier prince étranger à y être admis, s'en inspire fortement, comme la plupart des autres princes créant des ordres à la même époque⁶⁵. À ce propos, le collier de l'hermine qui, selon Ronald Lightbown, est un des premiers colliers métalliques sur le continent, est sûrement inspiré des colliers aux SS des Lancastre⁶⁶. Un dernier témoignage permet un parallèle intéressant sur l'association du duc de la maison de Montfort avec une devise royale anglaise. Un chant populaire breton *Ann erminik* daté généralement peu avant la bataille d'Auray⁶⁷ fait effectivement allusion à la lutte que se livrent les deux prétendants pour le trône de Bretagne. Cette dernière est justement présentée sous les traits d'une hermine, ce qui explique d'autant mieux son emploi par la suite comme devise par le vainqueur. Charles de Blois est identifié au loup, *bleiz* en breton, dans un jeu sur son nom. Enfin, Jean de Montfort, nommé Jean l'Anglais dans la chanson, y est dépeint comme un taureau. Or, Jean IV ne fait à aucun moment usage de cet animal comme devise. Les cornes mentionnées à plusieurs reprises peuvent cependant être reliées aux cornes de taureau coiffant le cimier des Montfort. Mais il est aussi probable que ce surnom soit une référence à une devise de son parrain Édouard III⁶⁸. Ceci pourrait donc être une preuve supplémentaire de la confusion ou de la porosité existant au niveau emblématique entre ces deux princes.

Le poids de l'héritage anglais dans l'emblématique de Jean IV est assez logique au vu de la relation privilégiée que le duc entretient avec les souverains Plantagenêt. Rappelons aussi que c'est à la cour d'Édouard III que s'invente vers 1330 la mode des devises. Les relations avec le continent, notamment par le biais de la guerre et des nombreux otages faisant un séjour forcé en Angleterre, diffusent abondamment ces nouveaux usages dans les milieux princiers. L'exemple de Louis II de Bourbon, fortement

65. On peut citer l'ordre de l'écu d'or fondé par Louis II de Bourbon à son retour de captivité en Angleterre en 1369. Pour d'autres exemples, voir BOULTON D'ARCY, John, *The knights of the crown, the monarchical orders of knighthood in late medieval Europe*, Woodbridge, Boydell press, 2000.

66. HABLOT, Laurent, « Hermine. Devise – CESCO – Les familles – Maison de Bretagne – Jean IV de Bretagne », [en ligne], publié le 21 décembre 2013, [<http://base-devise.edel.univpoitiers.fr/index.php?id=2073>], consulté le 5 avril 2016.

67. HABLOT, Laurent, *Animal et imaginaire...*, op. cit., p. 48.

68. *Ibidem*.

influencé par le modèle anglais dans ses pratiques emblématiques⁶⁹, fait ainsi écho au duc de Bretagne.

L'usage du cerf dans la commande monumentale de Jean IV doit aussi être remis en contexte avec les autres productions ducales. On peut en effet se demander s'il existe dans la sphère monumentale des modalités d'usage différentes de celles que l'on connaît dans les autres arts.

Ainsi, l'hermine, bien qu'occupant une place centrale dans le corpus emblématique du prince, se retrouve finalement absente de Suscinio, ce qui paraît très surprenant. L'affirmation est cependant à relativiser du fait que le château est fortement dégradé et que le décor qui en est conservé est par conséquent incomplet. On note pourtant de façon générale la présence fréquente de l'hermine sur plusieurs monuments liés aux Montfort. À l'église Notre-Dame de Quimperlé par exemple, les sablières de la nef sont ornées de plusieurs hermines passantes⁷⁰. On peut faire un lien avec le don fait par Jean V aux religieux en 1418 afin de financer les travaux. Dans les monuments religieux bénéficiant des largesses ducales, on observe de la sorte une matérialisation emblématique dans le décor, sans que l'on sache toujours si cela fait partie des clauses du contrat ou bien constitue un véritable hommage des récipiendaires. À la cathédrale de Quimper, l'hermine au naturel orne le tympan du portail nord et participe pleinement au programme héraldique de la façade, mettant en scène le duc comme premier commanditaire du chantier⁷¹. Mais c'est véritablement au château de l'Hermine, la résidence construite à Vannes par Jean IV, que se situe le paroxysme de cette célébration de l'hermine. Il est impossible de faire une étude sur l'édifice qui est aujourd'hui disparu. Toutefois, une description de la chapelle Notre-Dame-des-Lices, bâtie en 1427-1428, et voulue comme une chapelle privative en lien direct avec le château, suggère bien l'existence d'un véritable programme, centré sur la devise de Jean IV. François Nicolas Baudot Dubuisson-Aubenay signale ainsi la présence d'un décor sculpté « dans laquelle on voit encor force armoiries de Bretagne et force hermines entières et passantes, ayant au col une escharpe ou pennonceau herminé et ceste devise des ducs *A ma vie*⁷² ».

L'usage du lion dans l'espace monumental s'avère bien différent et suggère une spécialisation des emblèmes et des espaces de représenta-

69. Les devises de Louis II de Bourbon, la ceinture de l'Espérance et l'écu d'or, donnant naissance à un ordre de chevalerie, sont ainsi fortement inspirées de la Jarretière. L'emblématique de Louis II semble avoir eu un certain écho chez Charles VI (voir HABLOT, Laurent, « La ceinture Espérance et les devises des ducs de Bourbon », dans PERROT, Françoise [dir.], *Espérance, le mécénat religieux des ducs de Bourbon au x^e siècle*, Souvigny, 2001, p. 91-103).

70. DUHEM, Sophie, *Les sablières sculptées en Bretagne*, Rennes, PUR, 1998, p. 84.

71. TANGUY, Daniel (dir.), *Les vitraux de la cathédrale Saint-Corentin de Quimper*, Rennes/Quimper, PUR/Société archéologique du Finistère, 2005, p. 21.

72. DUBUISSON-AUBENAY, François Nicolas, *La Bretagne d'après l'itinéraire de Dubuisson-Aubenay*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne, 2006, p. 436-437.

tion dans la mise en scène du prince. Il se retrouve ainsi sur le gisant du Conquérant, anciennement à la cathédrale de Nantes⁷³. L'animal est en effet tout désigné dans l'art funéraire médiéval, pour figurer aux pieds du défunt, sans que cela soit forcément en lien avec l'emblématique. Le lion des Montfort est également présent dans le décor en façade de Saint-Corentin de Quimper, au portail ouest où, coiffé d'un heaume, il porte la bannière de Bretagne. Cette observation, que l'on retrouve dans l'armorial de Gelre⁷⁴, agit comme une véritable personnification du prince. Or, cette fonction est bien dévolue au lion et non à l'hermine. Celle-ci est peut-être exclue de ce rôle car elle est plus reliée à la Bretagne qu'à la dynastie, contrairement au lion⁷⁵. Ce choix s'explique aussi par le glissement habituel de la fonction de support des armoiries, dévolue ici au lion, à celui de double du prince⁷⁶.

Au terme de cette revue des pratiques emblématiques ducales, il apparaît que le cerf de Suscinio s'apparente davantage au lion dans l'espace monumental. La double occurrence et la composition du relief font en effet beaucoup penser à un rôle de support des armoiries. John Nichols fait pourtant remarquer que le cerf de Richard II n'a pas cette fonction et se distingue du lion, présent sur le cimier des souverains anglais⁷⁷. Les témoignages iconographiques confirment cet usage puisque le *white hart* apparaît généralement seul. Ainsi, sur la façade du château de Hylton, qui se prête particulièrement bien à une comparaison avec Suscinio, la devise royale surmonte seule les armoiries. *A contrario*, le relief morbihannais fonctionne par effet de symétrie et s'oppose donc visuellement aux exemples cités d'outre-Manche. Ce constat semble bien révéler une conception et des modalités d'usage différentes entre les contextes anglais et breton.

Notons cependant qu'un *marginalium* d'un manuscrit anglais, le *Liber contra XII Errores et Hereses Lollardorum*⁷⁸, présente deux cerfs blancs chaînés sur un lit herbeux. La composition rappelle celle de Suscinio bien que le *medium* et le contexte diffèrent. Sur la même page, une lettrine montre Richard II en majesté. On retrouve ainsi la représentation physique du prince associée à sa devise, comme sur le diptyque Wilton et potentiellement comme sur la façade du logis est de Suscinio. Bien que l'on manque de sources pour comparaison, ce témoignage illustre peut-être une utilisation plus ouverte et moins codifiée de la devise royale anglaise. L'incertitude

73. Le tombeau, aujourd'hui disparu, est connu par une gravure du XVIII^e siècle de Nicolas Pitau, d'après un dessin de François Jean Chaperon (collection Gaignières, Bibliothèque nationale de France). Sur le tombeau en lui-même, voir SANTROT, Marie-Hélène, *Entre France et Angleterre...*, *op. cit.*, p. 122-123.

74. Armorial de Gelre (ms 15652-56, Bibliothèque royale de Belgique).

75. À noter cependant, que sur deux sceaux de Jean V (sceau de majesté et contre-sceau armorial associé), l'hermine apparaît en double exemplaire, encadrant dans un cas le pavillon ducal et dans le second l'écu de Bretagne (Arch. dép. de Loire-Atlantique, E 186/29).

76. HABLOT, Laurent, *Animal et imaginaire...*, *op. cit.*, p. 42.

77. NICHOLS, John, « Observation on the heraldic devices discovered on the effigies of Richard II and his queen », *Archaeologia*, t. XXIX, 1842, p. 40.

78. Cambridge, Trinity Hall, ms 17 f^o 1, vers 1395.

à ce sujet est d'autant plus grande que les *marginalia* des manuscrits médiévaux sont généralement des espaces d'expérimentation graphique et de fantaisie pour les artistes. Suscinio se rapproche en fait davantage de l'hôtel Jacques Cœur montrant un couple de cervidés lié à l'héraldique. Néanmoins, faute d'autre occurrence bretonne, il demeure ardu de pousser plus avant cette question.

L'emblématique des logis ducaux : Suscinio et le château de l'Hermine

Le retour d'exil de Jean IV s'avère pourtant une période faste pour la production architecturale bretonne. Soucieux d'affirmer son pouvoir dans son duché recouvré, le duc lance plusieurs chantiers d'envergure ; il fait ainsi bâtir de nouvelles résidences à Nantes ou à Dinan⁷⁹. La principale de ces constructions est le château de l'Hermine, évoqué plus haut, qui est érigé à Vannes. Le parallèle avec le logis est de Suscinio est donc d'autant plus intéressant que les deux résidences sont contemporaines et partagent de nombreux points communs. Toutes deux situées dans le Vannetais, elles mettent en évidence le choix du premier Montfort de faire de Vannes le centre politique majeur du duché, ce qui perdurera jusqu'aux premières décennies du xv^e siècle⁸⁰. Le plan adopté est similaire dans les deux cas et se présente sous la forme d'un châtelet d'entrée à un corps de logis flanqué de deux tours⁸¹. La résidence de l'Hermine s'apparente en fait à un palais urbain qui, relié aux remparts, participe pleinement au dispositif défensif de la cité. On note par ailleurs la présence d'une garenne, qui montre le même souci qu'à Suscinio de disposer d'un parc d'agrément et de réserve de chasse.

Lors des travaux du château de l'Hermine, s'échelonnant de 1380 à 1388, le duc et sa cour logent à Suscinio. Christian de Mérindol indique qu'à son retour en Bretagne en 1379, Jean IV s'y installe⁸². En 1380, lors de l'expédition du comte de Buckingham venu au secours du duc, ce dernier loge à Suscinio tandis que son hôte anglais s'établit au château de la Motte à Vannes⁸³. Suscinio joue donc bien, au même titre que la résidence de

79. DÉCENEUX, Marc, « Les tours maîtresses... », art. cit. Voir aussi LA BORDERIE, Arthur (Le Moyne de), *L'architecture militaire du Moyen-Âge en Bretagne*, Rennes, éd. Rue des Scribes, 1991.

80. Vannes reste le lieu de résidence privilégié de Jean IV et Jean V. On peut considérer que le lancement du chantier de la cathédrale de Nantes en 1434 marque symboliquement le transfert du centre de gravité du pouvoir vers la plus grande ville du duché. Les règnes des derniers ducs confirment ce basculement en faveur de Nantes, excepté François I^{er} très attaché à sa demeure de l'hôtel du Garo renommé la Plaisance, à Saint-Avé dans les environs de Vannes, DUBUISSON-AUBENAY, François Nicolas, *La Bretagne...*, *op. cit.*, p. 434, 457.

81. MÉRINDOL, Christian de, « Emblématique et politique... », art. cit., p. 127.

82. *Ibidem*.

83. *Ibid.*, p. 128. Thomas, comte de Buckingham, est appelé en renfort par Jean IV pour lutter contre les troupes d'Olivier de Clisson qui refuse de se soumettre au duc. L'armée anglaise reste plusieurs mois en attendant que la crise se résolve par la signature du

l'Hermine, un rôle politique majeur dans l'exercice du pouvoir. Notons aussi que Suscinio de par sa position retirée, apporte une sécurité supplémentaire au duc face à d'éventuels troubles urbains. L'argument n'est peut-être pas à négliger pour Jean IV qui a subi l'exil après le soulèvement général de la population bretonne. D'autres indices prouvent l'attachement de Jean IV à sa résidence de la presqu'île de Rhuys. Ainsi, le futur Arthur III y naît en 1393. Une des filles du duc, Jeanne, y décède sûrement et est inhumée à l'abbaye Saint-Gildas-de-Ruys toute proche⁸⁴. Le sanctuaire bénéficie de sa position géographique et jouit de plusieurs dons ducaux, dont deux reliquaires probablement offerts par Jean IV⁸⁵.

La construction du logis est assez mal renseignée. Elle intervient vers 1380-1392⁸⁶, sans que l'on ait plus de précision sur les différentes phases du chantier. On notera cependant qu'il est contemporain de l'Hermine et voit sûrement le même personnel y travailler. On a pourtant affaire à deux stratégies ornementales bien différentes. L'Hermine palais urbain, vitrine du pouvoir, sert de cadre à la devise principale de Jean IV tout nouvellement adoptée⁸⁷. Le siège de l'ordre reste cependant la collégiale Saint-Michel-du-Champ à Auray, située sur le lieu même de la victoire du duc. La même question se pose donc pour les autres résidences fondées par Jean IV. Y a-t-il tout autant un parti pris emblématique dans leur programme décoratif ? Dans ce domaine peu renseigné, Suscinio apporte une première réponse. L'absence de l'hermine et des emblèmes habituels du duc, en l'état de nos connaissances, témoigne en apparence d'une autre conception de la résidence, retirée du contexte urbain avec potentiellement d'autres codes de représentation. On pourrait presque envisager une emblématique spécifique élaborée à travers ces deux résidences, l'une mettant en scène l'hermine, l'autre le cerf. Cependant, il ne faut pas oublier les autres supports où se déploie l'emblématique, notamment les décors éphémères et les tapisseries, qui accompagnent le prince dans tous ses déplacements. Le cerf et l'hermine ont ainsi pu apparaître, associés au duc, dans des cadres dépassant de loin les résidences du Vannetais.

•

Ainsi, le relief aux cerfs de Suscinio, malgré les éclaircissements présentés ici, continue à susciter des interrogations sur sa véritable signification. Constituant actuellement un *unicum* au sein des pratiques emblématiques

second traité de Guérande en 1381. Le château de la Motte à Vannes est une ancienne résidence ducale, devenue le palais épiscopal des évêques de la cité.

84. L'abbaye abrite aussi des sépultures d'enfants de Jean I^{er} au XIII^e siècle, ce qui en fait une sorte de nécropole ducale, liée à la résidence de Suscinio (voir COPY, Jean-Yves, *Art, société et politique au temps des ducs de Bretagne, les gisants haut-bretons*, Paris, éd. Aux amateurs de livres, 1986).

85. Voir ARTUR, Guy, LAMBART, Norbert (dir.), *Les orfèvres de Basse Bretagne*, Rennes, Association pour l'inventaire de Bretagne, 1994, p. 211-212.

86. PÉROUSE DE MONTCLOS, Jean-Marie, *Bretagne : dictionnaire...*, op. cit., p. 472-474.

87. Les armes de la ville de Vannes sont de gueules à l'hermine passante d'argent, ce qui témoigne de l'emprise forte de cette emblématique localement.

de Jean IV, il se place cependant au cœur des problématiques portant sur les devises royales au cerf, tant en France qu'en Angleterre. Il témoigne également du renouveau de l'imagerie ducale bretonne dans les années 1380-1390, au retour d'exil de Jean IV de Montfort. Malgré tout, il reste difficile au vu de l'unique exemplaire connu, de faire du cerf couché, une devise à part entière du duc. Sa place mineure et marginale face à l'hermine suggère plutôt un usage restreint, voire un abandon rapide. Il ne semble donc pas que la devise au cerf des rois Plantagenêt ait pu s'imposer en Bretagne et être véritablement appropriée par Jean IV. Et ce, peut-être justement à cause de sa connotation trop anglaise. En attendant d'autres découvertes, le relief de Suscinio pourrait dans ce cas être perçu comme une tentative d'importation emblématique avortée par le duc Montfort.

RÉSUMÉ

Longtemps considéré comme un simple élément ornemental de la façade du logis Est de Suscinio, le relief aux cerfs surmontant l'entrée s'avère en réalité porteur d'une iconographie bien plus complexe qu'il n'y paraît. En effet, il convient d'interpréter cet élément comme un motif emblématique, ce qui amène à réévaluer nos connaissances sur les pratiques emblématiques du duc Jean IV. La figure du cerf qui jusqu'à ce témoignage, n'avait jamais été associée à l'emblématique des ducs de Bretagne, doit effectivement être rapprochée des devises royales au cerf de Charles VI et Richard II qui lui sont contemporaines. Plus précisément, l'étude du relief l'identifie clairement à une réplique de la devise du cerf blanc (*white hart*) du souverain Plantagenêt, et met ainsi en évidence les liens étroits et complexes, matérialisés ici en emblématique, entre les princes breton et anglais à la fin du ^{xiv}^e siècle. Cependant, en l'état actuel de nos connaissances, l'unicité de cet emblème interroge quant à la place qu'il faut lui accorder au sein des devises du duc Montfort, où le lion et surtout l'hermine occupent la place centrale. Se pose donc finalement la question de savoir si le cerf est réellement une devise ducale ou plutôt une tentative inaboutie dont le relief morbihannais ne serait qu'un reliquat.

ABSTRACT

The relief from the East lodging of Suscinio was long considered a simple decorative element of the façade. However, it appears that this iconography is much more complicated than expected. Indeed, it must be interpreted as an emblem design that leads us to rethink Duke John IV's use of emblems. Until this evidence came to light, the figure of the hart was never associated to the symbolism of the dukes of Brittany and was more consistently connected with two contemporary devices belonging to kings Charles VI and Richard II. In-depth analysis links the relief to a copy of the white hart of the Plantagenet sovereign and highlights the close and complex binds between Breton and English princes at the end of the fourteenth century. However, as this is the only known use of this symbolism, it is unclear what place it holds among the others ducal devices, where the lion and especially the ermine are recurrent emblems. In this context it is worth questioning whether the hart was really a ducal device or an unsuccessfully attempt of which the relief is the only vestige.